

MARC BERNARD

Au-delà  
de l'absence

récit

*nrf*

GALLIMARD









*A tous ceux  
qui refusent de désespérer.*



*« Ton souvenir en moi luit comme un ostensor ! »*

Depuis la mort d'Else je n'ai pas touché une femme. Quel sens a une fidélité à qui n'est plus ? Ne pas manger et ne pas boire quand on a faim et soif, n'est-ce pas démente ? Les jouissances perdues le sont à jamais. Le dernier moment venu, ne regretterai-je pas de m'être tenu à l'écart ? C'est ce que me murmure parfois mon double. Qu'y puis-je ? Rien n'est de propos délibéré, mais je suis heureux pourtant de voir les choses s'ordonner ainsi. Else m'a apporté le calme des profondeurs.

A mi-chemin des vivants et des morts, et plus proche de ceux-ci, je connais parfois une singulière quiétude. Si je meurs dans un tel état d'âme, ce sera avec la certitude qu'Else m'attend, les bras ouverts. Sa sagesse, sa douceur, son amour me permettent de continuer à vivre ; son courage, elle



me le dispense d'une façon aussi évidente que le soleil sa lumière et sa chaleur. Elle veille sur moi, car sinon d'où me viendraient les moments de joie qui font que je dure contre toute logique ?

Il est des matins pourtant où je ne suis que vide. Rien ne se passe. Si désolé qu'il soit, ce paysage me fascine ; il est fait de silence, de gris ; il est plat. Aucun jour, croirait-on, ne suivra. Ainsi, errant, j'avance en un lieu hors de toute réalité et le regarde longuement sans le reconnaître. Je suis à la pointe d'une jetée qui domine une eau glauque, qu'aucun oiseau ne survole, que nulle barque ne longe, sans un frisson ; où des milliers d'années se succèdent pour rien. Je suis sans désir, dans une atonie telle que rien ne compte, ni hier, ni aujourd'hui, ni demain. Si les limbes existaient, ils seraient pareils à ces sommeils dont le charme est fait de creux, d'inappétence, de rêveries confuses qui traînent à ras de terre ainsi que des vapeurs prises dans les joncs. Aucune angoisse, mais ce qui se rapproche du néant.

Heures perdues, que je suis content de perdre. Ces temps morts donnent plus d'intensité aux temps vivants, de même qu'il n'est pas de musique sans césures de silence.

Ce qui me fait redouter ces sortes d'évanouissements, c'est qu'ils me coupent d'Else ; le courant ne passe plus, ou faiblement. C'est alors seulement

qu'elle est parmi les morts, ne se souvenant plus que j'existe.

Avant-hier, alors que comme chaque soir je marchais au bord de la mer, j'entendis une voiture qui roulait derrière moi mais sans jamais me dépasser ; intrigué, je me retournai au moment où une dame d'une grande beauté en descendait, vêtue d'une longue tunique rouge qui, à chacun de ses pas, s'ouvrait jusqu'à la hanche. Dessous, elle était nue. « C'est vous que je cherche, me dit-elle. Ma mère que vous avez rencontrée il y a deux ans, voudrait vous voir. Elle part pour la France dans deux jours. Voulez-vous venir déjeuner chez moi demain ? »

Le lendemain, une amie me conduisit en voiture à une maison qui se dresse au bord d'une falaise, face à la mer.

Mon amie repartit aussitôt et la dame qui m'avait invité ne se mit pas à table ; je demeurai avec la mère, une femme très grande, mince, au regard douloureux, fixe, absent. Elle aussi a dû être très belle, et elle l'aurait été encore, s'il n'y avait eu en elle on ne sait quoi de funèbre, d'halluciné qui retenait seul l'attention.

Je me souvenais d'elle confusément ; je ne l'avais rencontrée qu'une fois, à Cala, à une terrasse de

café toute retentissante d'éclats de voix, sous un ciel plein d'étoiles, par une chaude nuit de juillet. Aucun souvenir ne m'était resté de notre conversation ; elle m'en rappela le sujet : elle m'avait demandé ce que j'écrivais et je lui parlai longuement de *La mort de la bien-aimée*. Elle ajouta qu'elle avait lu ce livre et l'avait fait lire : elle dirige bénévolement une bibliothèque dans une ville du Sud-Ouest.

Comme je ne découvrais aucun lien entre nous et que cette dame parlait peu, je m'en tirais par des banalités. Ce qui achevait de me mettre mal à l'aise, ajoutant à cette scène un caractère d'irréalité, ce fut l'attitude de la fille qui se mit à aller et venir de la terrasse à la pièce où sa mère et moi mangions. Elle s'immobilisait parfois, une main appuyée contre l'encadrement de la porte, la tête rejetée en arrière, une jambe en avant, entièrement découverte par la longue échancrure de la robe. Grande déjà, elle se rehaussait à l'aide de cothurnes. De toute évidence, elle souhaitait mettre sa beauté en valeur en se plaçant devant le bleu de la mer et la blondeur de la terrasse ensoleillée.

Je me croyais au théâtre et me demandais ce que j'étais venu faire là, et pourquoi on m'y avait fait venir en me poursuivant sur une route pour me mettre en face d'une femme silencieuse, absente, et d'une autre qui jouait la comédie, mais je

ne tardai pas à l'apprendre : la mère, tête baissée, me dit comment sa plus jeune fille était morte ; alors qu'elles nageaient l'une près de l'autre, l'hélice d'un canot broya la tête de cette enfant de quinze ans.

Alors seulement je me souvins que, deux ans auparavant, elle avait fait allusion à ce drame, mais si discrètement, tandis que la rumeur de la foule emplissant la terrasse du café ne me permettait d'entendre que par bribes, qu'il ne m'était rien resté de cette confidence. Ou peut-être son horreur me l'avait-elle fait refouler dans l'enfer que chacun de nous porte en lui.

Ce qui nous avait rapprochés ce soir-là, et qui nous réunit soudain de nouveau, ce fut la mort que nous revivons chaque jour ; c'était elle qui m'avait amené près de cette femme qui ne pouvait détacher son regard de la terrible vision.

Quand elle se tut, il y eut un long silence ; puis j'eus le courage de demander : « Croyez-vous en Dieu ? » Levant brusquement la tête et me regardant pour la première fois dans les yeux : « Non ! » répondit-elle avec une brutalité contenue.

Je n'ai plus osé parler et me le reproche ; il me semble que j'aurais pu témoigner que nos morts, en même temps que notre faiblesse, peuvent être notre force, quelle qu'ait été l'horreur de leur fin et l'amertume que nous en gardons.

Je regrette de n'avoir pas dit ce que peut-être cette femme espérait ; mais l'image de cette enfant, avec sa violence de blasphème, m'a paralysé. Rien ne peut contrebalancer pour cette mère l'image de sa fille décapitée ; c'est la même eau rougie qui est devant elle et le corps tant aimé réduit à l'état de bête de boucherie.

Pourtant, si elle a voulu une deuxième fois me rappeler ce drame, me revoir uniquement pour cela, c'est que peut-être, obscurément, elle espérait quelque chose de moi. Y avait-il dans le récit de la mort d'Else ce qui lui a fait croire que je pourrais lui être de quelque secours ; les pages du livre où je la raconte lui ont-elles fait penser que je pourrais l'aider à atténuer sa douleur comme je ne sais quelle grâce m'a permis de dominer la mienne ?

La crainte de blesser m'a rendu muet. Et que pouvais-je dire ? Certes, il est des moments où les mots vont bien au-delà de leur sens quand c'est une âme qui parle directement à une autre âme. Mais... comment dire... bien que je me sois senti aussi près de cette femme que possible, une part en moi n'était pas atteinte : celle qui aurait pu m'inspirer. C'est une épreuve étrange que d'avoir devant soi une évidence — et quelle ! — et d'être dans l'impossibilité de juger. Ce qui m'a fait taire, c'est, me semble-t-il, le refus de la mère de lever

la tête, de tenter de voir au-delà de sa douleur, le désir de se resserrer sur elle avec une noire jubilation. Sa manière de se venger. Ce sont là les intouchables, qui se nourrissent de fiel, se complaisent dans les ténèbres. Or, c'est lorsque le mal nous frappe avec dureté que nous devons nous ouvrir à ce qui peut nous aider à surmonter l'épreuve, car notre révolte, notre haine, c'est nous qui en sommes à notre tour victimes.

Des maux innombrables dont nous sommes proches, nous en prenons notre parti. C'est ainsi que cette mère avait appris que d'autres jeunes filles étaient mortes dans des circonstances atroces parfois ; c'est à peine si elle avait été effleurée par l'ombre de ces drames. Nous ne pouvons prendre sur nous tous les malheurs du monde, nous y succomberions. C'est en partie pour cela que nous avons imaginé Dieu, les dieux, mais ils ajoutent au mal une dimension morale ; la douleur devient châtiment, injustice, haine. Pour cette femme, l'univers est à jamais souillé. Elle a un fils, une autre fille, plusieurs petits-enfants qui sont tous d'une grande beauté : elle ne voit que la place vide, et dans les vivants que des ombres.

Dans ce meurtre — c'en est un — la responsabilité d'un homme est engagée ; jeter un canot à la tête d'un nageur n'est pas le fait du hasard ; on n'en saurait rejeter la culpabilité sur l'absurdité.

Une large zone d'indépendance nous est laissée ; mais qui dit libre dit responsable. Plus nous voulons être seuls et majeurs et plus nos actes nous engagent. Si nous sommes équitables, nous ne mettrons pas constamment le passif au compte de Dieu. La liberté a ses privilèges, elle a aussi ses devoirs. Allons-nous nous plaindre que le choix nous ait été donné ?

Il y a en nous ce qui est de l'ordre de la passion et ce qui est de l'ordre de la raison ; le premier s'abandonne corps et âme au sentiment, l'autre s'efforce de surmonter son trouble et de se diriger vers quoi il doit tendre, quelque effort que d'abord il en puisse coûter. La récompense, l'apaisement, les retrouvailles sont là. Sans doute est-ce cela que j'aurais dû dire, peut-être cela que l'on espérait.

Le calme de la mer au-dessous de son remuement, c'est à quoi je m'efforce, avec des bonheurs divers mais avec constance ; nous ne pouvons exiger de nous davantage. Que le désespoir nous prenne à la gorge, soit, qu'y pouvons-nous ? Il est si soudain, si brutal, mais ce qui nous est permis, c'est le refus de nous y complaire ou de tenter d'y échapper bassement. « Approuver cent fois, mille fois » me semble relever du lyrisme. Il suffit d'une, sans rien rejeter de la réalité, y compris ce qui nous est le plus insoutenable, et de nous dire qu'un mot

pourrait tout justifier. Je ne doute pas que tout puisse l'être si nous parvenons à franchir l'agitation de surface, pour tragique qu'elle puisse être.

La réponse doit être si simple qu'en même temps qu'elle nous assourdit elle est pareille au silence.

La trop grande habitude de vivre nous fait croire que l'être qui est à nos côtés ne peut pas ne pas y être, nous nous conduisons comme s'il était immortel, ne voyant plus ce qu'a de féerique sa présence. Certes, nous n'avons pas oublié ce que notre rencontre a eu de miraculeux, mais le temps a émoussé notre surprise. Cette négligence nous laisse le cruel regret de n'avoir pas témoigné notre amour avec autant de force et de constance que nous aurions dû le faire.

Nous devrions utiliser la mort pour entrer plus avant dans la vie. Même quand elle nous arrache le plus cher, elle nous apprend peu à peu que la douceur peut parfois recouvrir l'amertume.

Nous sommes légion qui célébrons nos cultes, qui avons nos icônes, nos prières, nos incantations, et qui refusons de croire que ce qui est perdu l'est à jamais.

Revivre avec Else, suivre auprès d'elle une aussi longue route que celle que nous avons parcourue, je n'aurais pas de vœu plus cher malgré les épreu-



ves qui nous ont frappés, mais (il y a toujours un mais dans nos désirs) ce que je souhaiterais, c'est lui dire ce que trop souvent j'ai mal dit ou tu. Elle était trop sensible pour ne pas comprendre ce que je dissimulais en partie, mais il n'est que trop vrai, hélas, qu'elle aurait été plus heureuse si j'avais parlé. Je n'en ai eu le courage qu'une fois, quelques jours avant sa mort ; c'est alors que je lui ai révélé tout ce qu'elle était pour moi, jusqu'à quelle profondeur elle m'avait envahi, rendu meilleur, et combien je découvrais que mon amour était sans limite ; c'est seulement au moment de la perdre que sa grandeur m'est apparue.

Mais je crains qu'il n'ait été trop tard. Ecouter de tels aveux alors qu'on se sait si près de la mort et qu'on est déjà devenu un étranger de la plus lointaine espèce, celle qui durera alors qu'on ne sera plus, est-ce que cela avait encore une signification ? N'était-ce pas des mots pareils à ceux que nous entendons sur le quai d'une gare, dans le désordre du départ, quand nous sommes ailleurs, l'esprit uniquement occupé de ce qui va suivre ?

C'est la question qui me hante. Le monde serait changé si nous ne refusions pas sottement de nous rendre mutuellement grâce du bonheur que nous nous donnons, si le chant dont nous sommes pleins résonnait dans sa juste et large mesure alors que

celui ou celle à qui il est destiné est devant nous, bien vivant, prêt à l'entendre avec joie. Else osait dire ce qu'elle ressentait, moi pas ; je prenais et ne donnais que rarement. C'est de ces silences que je me repens le plus. Je tente de me rassurer en me disant qu'il est impossible d'aimer ainsi sans que tout en nous en témoigne, fussions-nous muets.

On ose à peine écrire « larmes de sang », pourtant si c'est ce qui exprime le mieux ce que l'on ressent ? Des larmes qui jaillissent d'une artère, mais c'est en dedans qu'elles coulent.

C'est un état curieux que de vivre sans but, en mettant un pied devant l'autre, avec la certitude que plus rien de véritablement heureux ne peut nous arriver, que tout est derrière nous et que devant il n'y a que la vieillesse, la solitude et la mort. Il y a des matins où je me lève, l'âme dure, noueuse ; j'aurais envie de la jeter au feu.

Vous parlez d'abondance parfois, vous riez ; ainsi il arrive que nous soyons devant une maison qui paraît intacte ; le perron a gardé la grâce de sa courbe, mais, dès passé le seuil, nous n'aurions qu'à appuyer la main pour que tout croule.

*La mort de la bien-aimée* a approché de moi des femmes et des hommes qui vivent, eux aussi, dans des décombres ; chacun les orne à sa façon, s'efforçant d'en tirer le meilleur parti, de leur

donner une sorte de charme. La plupart paraissent y parvenir.

Rien de moins guindé, de moins funèbre que leurs visites, mais un lien créé dès le seuil, dès leur main dans la mienne. Une buée dans le regard, une inflexion de voix révèlent parfois la blessure, mais ce n'est qu'un nuage qui passe. Il me semble naturel que ces gens veuillent me parler ; ce n'est pas seulement moi qui ai écrit ce livre.

Ce qui conduit certaines visiteuses c'est la sympathie, la pitié peut-être, la curiosité sans doute : qui est celui qui a tant aimé ? Et puis il y a dans ce livre un espoir diffus qui leur donne l'envie de me rapprocher de leur foi. Jamais rien de tel n'est dit, ni même effleuré : j'ai parlé de grâce, on la laisse agir.

Avec toutes et avec tous nous allons aussitôt au plus direct ; il nous semble poursuivre une conversation. Quand se montre dans le lointain le sujet qu'il faut bien appeler religieux faute d'un autre mot, c'est par de vagues allusions bien que ce soit là le fond du problème. Il est vrai, soyons franc, qu'un tel livre incline de ce côté ; il y a en lui pas mal d'équivoques, comme quelqu'un qui s'offre et se refuse, qui cherche sans trouver ; de là à supposer qu'une présence puisse aider il n'y a pas loin.

Tout s'est tant précipité dans le monde religieux depuis quelques années que les femmes que je vois

sont aussi loin que possible des dévotes de jadis ; elles parlent surtout de littérature et d'art. Sans doute pensent-elles qu'il vaut mieux laisser un « mystique à l'état sauvage », qui l'est à son corps défendant, que sa gêne même authentifie, et qu'il est une demeure aussi pour les en-dehors, les individualistes de l'espoir, les anarchistes de la foi.

Il me faut bien reconnaître que le livre qui les amène est ouvert de tous côtés, bien qu'on n'y trouve qu'un vague théisme, près de l'hérésie, du « libertinage », pas très loin de l'athéisme dont il était jadis le vestibule. De nos jours, dans la débâcle grégaire de ceux qui s'éloignent, toute brebis, fût-elle chancelante, mal venue, est digne d'intérêt ; elle a fait le chemin seule ; et il arrive qu'elle vienne de loin. Lors d'une moisson abondante on laisse des épis se perdre ; dans les périodes de disette on les recueille un à un. D'une lueur fumeuse à un brasier la mutation est toujours possible, du moins n'est-il pas interdit de l'espérer.

Ce livre a été écrit sous la dictée ; l'ordre d'Else me stimulait, le besoin de dire ce que nous ne nous sommes jamais dit, et enfin et surtout de revenir sur cette mort, d'en mesurer la profondeur, de recenser ce qui avait été modifié, agrandi, transmuant en valeurs ce qui jusque-là n'était que velléités, eau dormante, et qui tout à coup l'emportait sur tout le reste que j'avais cru plus assuré, plus



MARC BERNARD

## Au-delà de l'absence

Voici la suite de *Mort de la bien-aimée* qui a connu le retentissement qu'on sait en 1972. Marc Bernard, marié à Else depuis trente et un ans, l'avait vue tomber malade et puis mourir. Chacun d'eux savait que la mort ne laissait à leur couple, extraordinairement uni, qu'un mince délai durant lequel l'auteur devait se consacrer à l'apprentissage de la séparation sans recours et de la solitude.

« Depuis la mort d'Else je n'ai pas touché une femme. » Ainsi commence le présent livre au cours duquel Marc Bernard, mutilé par le départ de celle qu'il aimait, essaie de continuer à vivre seul, à Cala d'Or, dans l'île de Majorque. Il y entretient avec la disparue un merveilleux rapport de passion. Il retrouve Else partout et toujours, brassant leur passé de bonheur, leur entente, les silences qui les rapprochaient dans la vie et que la mort a pu transfigurer. Cette exploration de l'absence et de ses bouleversantes contiguïtés plonge Marc Bernard dans une espérance spirituelle dont la calme violence devrait être un exemple pour tous ceux qui, en un cas semblable, se laisseraient aller au désespoir.

Quand son père meurt aux Etats-Unis, Marc Bernard a neuf ans ; quand meurt sa mère il en a treize et demi ; seul au monde, il gagne sa vie en exerçant plusieurs métiers. A dix-neuf ans, il entre au Conservatoire de Marseille, cours d'art dramatique. Il joue au Théâtre Confédéral.

En 1929, il écrit son premier roman, *Zig-Zag*, d'inspiration surréaliste, et la même année devient critique littéraire de *Monde*, l'hebdomadaire créé par Henri Barbusse et qui compte dans son comité directeur Maxime Gorki, Thomas Mann, Upton Sinclair...

Désormais sa vie se confond avec la littérature : romans, essais, radio, télévision, théâtre, journalisme.

En 1940, il épouse une émigrée juive, autrichienne, Else Reichmann, docteur ès lettres, de l'université de Vienne.

Marc Bernard a reçu le Prix Interallié 1934 pour *Anny* et le prix Goncourt 1941 pour *Pareils à des enfants*.

*nrf*

